

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Lady Evellyn est arrivée la première aujourd'hui, raide, raide comme si elle avait avalé son parapluie. J'ai cru qu'elle allait se casser en deux, quand elle s'est penchée pour m'embrasser ; après elle, on a annoncé lord Farnaby, si savant et si ennuyeux, qui parle tous les charabias possibles. Miss Mériorith, que j'ai toujours envie d'appeler miss Marionnette ; elle est si remuante !... Maud Dorset et sa mère, solennelles ; enfin, lady Douglas, avec un chapeau dont les plumes ressemblent aux panaches d'un corbillard. Georges était là aussi, et même nous avons bien ri, tous deux de Maud qui tourne au saule pleureur depuis le départ de Gerald. Je lui ai demandé si elle portait le deuil d'un oiseau mort ou d'une poupée cassée, et elle m'a foudroyée du regard....

—Tu deviens très méchante, Flor !....

—Moi ! peux-tu dire ?.... Mais je ne m'amuse pas trop là-bas ; alors ici, avec toi, vois-tu, c'est la détente. Ainsi, tantôt, après le thé, ce n'était vraiment plus tenable. Douglas était parti, il ne restait plus de gâteaux à grignoter, — Maud me boudait.... et je ne savais comment faire pour m'échapper. — Lord Farnaby, me voyant toute seule dans un coin, m'a demandé d'un air charitable, laquelle des langues primitives je préférerais.... Il m'en citait trois ou quatre qui avaient des noms baroques. J'ai répondu : "L'auvergnat." Tout le monde a levé la tête. Lady Evellyn a fait : "Aoh !...." Miss Mériorith s'étouffait dans son mouchoir.... Maud pinçait les lèvres et ma cousine Ethel a failli renverser le guéridon du thé ! Grand'mère m'a dit, très sévère : "Florence !" en me faisant voir la porte du doigt... Alors me voici. C'est une chance, dis ?....

—Florence !

Il essayait, lui aussi, de gronder ; mais en dépit de la sévérité affectée de sa voix, malgré lui, ses yeux riaient.

—Tout de bon, j'ai donc dit une grosse sottise ? Pauvre lord Farnaby !.... J'aurai un très long sermon, demain matin, chez grand'mère.... Mais vrai, oncle Noll, je n'ai pas fait exprès.

Elle avait un petit air contrit, très sincère, trahie par son sourire, d'avoir recouvré sa liberté.

—Tu es une petite étourdie. L'excellent baronnet aura cru, assurément, que tu te moquais de lui. Et grand'mère aussi sans doute. L'enfant eut un geste insouciant.

—Cela m'est égal, puisque toi....

—Eh bien ! Florence !.... penses-tu être respectueuse, en parlant ainsi, et te conformer aux avis que te donne, j'en suis certain, le Père Arthur ?

La fillette baissa la tête en rougissant.

VII

Pour Florence Dally, le Père Arthur constituait maintenant une autorité sans réplique, qu'invoquait Noll, lui-même, dans ses débats avec sa pupille.

C'était un religieux franciscain qui remplissait les fonctions de curé à la paroisse catholique de Dumbarton où Olivier, fidèle à ses engagements, envoyait l'enfant, chaque dimanche, sous la conduite d'Archie, pour l'assistance aux offices.

Elle en revint, un jour, tout émue et affairée.

—Oncle Noll, dit-elle, à peine arrivée, le missionnaire de la petite chapelle m'a parlé après la messe. Si tu savais comme il a l'air bon ! Presque aussi bon que toi.... Il est vieux, avec une belle barbe blanche.

—Comme moi ?....

—Oh non ! ce sont ses yeux, seulement, qui ressemblent aux tiens. Il m'a demandé mon âge et, quand je lui ai répondu que j'avais dix ans depuis le mois dernier, il m'a dit : "Mais il est temps de vous préparer à votre première communion, mon enfant. Les catéchismes sont commencés. Il faudra y assister. Vous verrez comme on y apprend de belles choses !" Tu diras à Brice de m'y mener, n'est-ce pas ?

—Certainement. Je ne savais pas que tu fusses en âge de suivre ces conférences, sans quoi j'aurais prévenu ta demande. Quand donc ont-elles lieu ?

—Le Père Arthur m'a appris que c'était le mardi et le jeudi matin, après la messe. Il m'a emmenée à la sacristie et m'a fait voir un gros livre sur lequel il y a déjà beaucoup de noms. Je l'ai prié d'y écrire le mien, parce que j'étais sûre que tu voudrais bien. Quand il a entendu : "Florence Dally, de Kilmore-Castle," le Père a paru étonné.... "Comment ? vous êtes une petite fille du manoir.... mais votre famille ?...."

"Je lui ai expliqué que j'étais chez toi, oncle Noll...."

—Chez grand'mère, rectifia doucement Olivier.

—Oui.... enfin, c'est la même chose. J'ai ajouté que je venais de France, que papa et maman étaient catholiques. Le Père m'écou-
tait, le front dans sa main, et quand j'eus fini il a dit : "Il sera nécessaire, avant tout, que je voie vos parents."

Lord Ruthwen réfléchit un instant, puis, se décidant tout à coup.

—Je t'accompagnerai, mardi prochain, à Dumbarton, fit-il, c'est le plus simple.

—Toi, oncle Noll !....

—Ce n'est pas au religieux catholique, qui est un vieillard, à venir jusqu'ici. Ne prends pas cet air renversé ! Si j'ai de mauvaises jambes en, revanche, Archie Brice a encore de bons bras : il me hissera dans la voiture.

—Oh ! Dieu !.... te donner tant de peine pour moi !....

Des pleurs de gratitude montaient aux yeux de Florence. Noll se mit à rire.

—Quelle peine ?.... une simple promenade en carrosse !....

L'entretien fut très long, le mardi suivant, entre le franciscain et le jeune lord ; lorsque Flor, un peu plus tard, revint seule avec Brice, au catéchisme, le bon religieux la prit à part et lui dit avec émotion :

—Le jour de votre Première Communion, vous devrez, ma chère petite, prier beaucoup pour lord Ruthwen. C'est une grande âme....

Sa Première Communion ! Flor y pensait déjà avec une profonde et douce émotion.

Elle en parlait souvent à Noll, transfigurée, le visage enflammé par l'impatience de l'attente.

—C'est si beau ! murmurait-elle, en joignant les mains. Je sais un peu, parce que le Père nous en parle et aussi parce que j'ai vu, autrefois, avec maman, les petites filles tout en blanc dans l'église en fête.

Elle apprenait avec ardeur son catéchisme. Chaque semaine, elle rédigeait sur un cahier le naïf résumé des explications du missionnaire. Noll lui avait donné, à cet effet, un très joli carnet recouvert en maroquin et timbré à son chiffre, car Noll la gâtait toujours un peu.

A mesure que se rapprochait le grand jour, les instructions du religieux, touchant de plus près à l'auguste Sacrement d'amour, prenaient un caractère plus élevé ; les sujets qu'il abordait, maintenant, semblaient, dans leur troublante grandeur, un peu complexes aux âmes toutes neuves des enfants.

Parfois, Florence s'interrompait, brusquement, dans la rédaction de son devoir de catéchisme, arrêtée par une sorte d'impuissance à traduire en son style, encore enfantin, les lumineuses vérités que, déjà, entrevoyait son âme. D'autres se contentaient de transcrire à la lettre les sermons du Père Arthur, sans s'attarder à la laborieuse compréhension des points qui leur paraissaient obscurs. Mais Flor voulait savoir et comprendre, car tout lui était d'un passionnant intérêt dans l'étude de sa religion qui chaque jour, se révélait à son esprit, plus attachante et plus belle.

Tout naturellement, en ces difficultés, elle recourait à Olivier, ainsi qu'elle le faisait d'habitude, lorsque quelque obstacle surgissait devant elle, au cours de ses études. Noll ne songeait point à se récuser, il cherchait avec elle, et, le plus souvent, son intelligence, exercée et très droite, dégageait nette et claire la solution du problème qui avait embarrassé l'enfant.

Une fois, cependant, la perspicacité du jeune lord se trouva en défaut. Il ne put éclairer Florence qui, distraite sans doute pendant la précédente instruction du missionnaire, n'avait pas retenu certaines explications concernant la Communion des Saints et la participation des fidèles aux souffrances, aux mérites et aux gloires du Sauveur.

Ni des textes de l'Ecriture sainte, ni des ouvrages de controverse religieuse, qu'il consulta avec la plus scrupuleuse attention, ni de son intelligence mise à la torture par la plus tenace volonté de comprendre ne jaillirent les lumières qu'il attendait, car le protestantisme est absolument muet sur ce point, l'un des plus consolants de notre doctrine catholique.

—Tu devras prier le Père Arthur de t'expliquer cela de nouveau, fit-il, de guerre lasse, obligé de dire à Flor, cruellement déçue par cette première défaillance d'un esprit qu'elle s'était plu à croire doué du savoir universel.

Hélas non ! le savant Olivier Ruthven ne connaissait pas toutes choses, et même, parmi celles qu'il ignorait, il en était une qui valait, à elle seule, plus que tous ses trésors d'érudition réunis.

Flor ne rappela point cette question en présence de laquelle il